Document généré le 12 oct. 2024 06:14

Recherches féministes

Michèle Charpentier : *Condition féminine et vieillissement*

Chantal Doré

Volume 8, numéro 2, 1995

Théorie, méthode, pratique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057857ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057857ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Doré, C. (1995). Compte rendu de [Michèle Charpentier : *Condition féminine et vieillissement*]. *Recherches féministes*, *8*(2), 179–181. https://doi.org/10.7202/057857ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ne pourrait-on penser, qu'en France comme ailleurs, si les thèses féministes radicales ont influé sur la société, comme le souligne à maintes reprises l'auteure, c'est en partie grâce à la médiation de groupes, à caractère professionnel, syndical ou de service, dont le discours, les actions et les positions paraissent (et j'insiste sur ce terme) souvent plus «réformistes» que révolutionnaires et, de ce fait, «passent mieux la rampe». Le MLF est qualifié tantôt d'«entité», tantôt d'«épisode singulier» : comment ces deux dimensions sont-elles articulées dans la vie et la dissolution-dilution du MLF? Les notions de révolution et de réforme mériteraient aussi une discussion de fond à caractère stratégique en cette époque de «reflux» ou *backlash* antiféministe. Le terme «féminisme» est d'ailleurs très peu employé dans ce livre : pourquoi?

Après avoir beaucoup appris parce que l'auteure a vraiment su restituer «l'ambiance, le climat, les problématiques de l'époque» du MLF parisien, je serais bien mal venue d'exiger qu'elle ait répondu à l'avance à toutes les questions qu'on peut avoir sur le Mouvement de libération des femmes en France. C'est précisément un autre mérite de ce livre que celui de fournir matière à débat et à des comparaisons internationales. Mais comme là n'est pas mon propos pour l'instant, j'ajouterai seulement que j'ai eu beaucoup de plaisir à lire *Libération des femmes*. Je ne doute pas qu'il en sera de même pour toutes les personnes qui s'intéressent au féminisme en général et au féminisme français, en particulier.

Huguette Dagenais
Chaire d'étude sur la condition des femmes
Université Laval

Manon Tremblay et Réjean Pelletier : *Que font-elles en politique?* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 284 p.

Le sujet des femmes en politique dans le contexte québécois fait dans cet ouvrage l'objet d'une analyse fouillée. Trop peu d'ouvrages académiques ont été écrits au sujet de la politique et des femmes. Pourtant, il s'agit là d'une dimension fondamentale de la transformation apportée par le féminisme contemporain. Le chemin parcouru par les femmes au cours du XXe siècle peut se mesurer facilement par leur avancée dans le monde de la politique formelle. Mais leur percée fait surgir nombre de questions autour des concepts de représentation politique et sur les institutions politiques en tant qu'expressions des démocraties libérales. Que font-elles en politique? Même si les femmes du Québec sont encore peu nombreuses à siéger à la Chambre des communes ou à l'Assemblée nationale, on peut se poser la question. L'ouvrage de Tremblay et Pelletier propose une analyse de l'expérience politique des Québécoises comme députées et la compare à celle des hommes à partir d'une enquête menée auprès de femmes et d'hommes élus comme députées ou députés. Des entrevues ainsi qu'un questionnaire ont permis de recueillir les données qui font l'objet de l'étude. Tremblay et Pelletier ont cherché à comprendre ce qui caractérise trois étapes importantes du cheminement politique des hommes et des femmes, soit l'accès au pouvoir, l'exercice du pouvoir et, enfin, le départ de la scène parlementaire. L'ouvrage comprend six chapitres et est construit avec une rigueur exemplaire.

Le premier chapitre aborde l'accès au pouvoir politique et s'attarde sur l'étude des étapes franchies par les femmes et les hommes élus. Trois propositions sont formulées autour de la question de l'entrée en politique; premièrement, Tremblay et Pelletier ont émis l'hypothèse que la vie privée exerce une influence sur la carrière politique des femmes d'une manière plus déterminante que chez les hommes. Ils ont également avancé, comme deuxième proposition, que les obligations de la vie privée influent aussi sur l'engagement social des hommes. La troisième proposition a trait à la participation à des organisations sociales et politiques, lesquelles constituent, selon Tremblay et Pelletier, des stratégies qui permettent aux femmes d'être socialement actives avant leur entrée sur la scène politique. L'analyse fait ressortir que les hommes rencontrent aussi des obstacles à leur première candidature, mais que les femmes en subissent davantage qu'eux, principalement en raison de la prédominance du modèle sexiste de l'*homo politicus*.

Le deuxième chapitre traite de la conception du rôle de parlementaire et de la gestion du pouvoir. Les données sur cette question confirment l'hypothèse selon laquelle les législateurs et les législatrices considèrent que les sexes ne gèrent pas le pouvoir politique de la même façon. Les arguments avancés par ceux et celles qui soutiennent l'idée d'une gestion différente du pouvoir selon les sexes ont été regroupés en trois discours : le discours de la nature, celui de la socialisation et, enfin, celui des rôles selon les sexes. Les personnes qui défendent l'idée d'une gestion identique du pouvoir font référence à la nature transcendante du pouvoir ou encore à la non-pertinence de la variable du sexe pour expliquer les comportements politiques.

Le troisième chapitre explore la nature des rapports que les élues entretiennent avec leurs collègues masculins. Aux femmes on a posé la question : «Quel est le comportement de vos collègues masculins à votre égard depuis que vous êtes élue?» (p. 93) et aux hommes on a demandé : «Depuis que vous êtes au Parlement, comment vos collègues masculins ont-ils réagi à la venue des femmes en politique?» (p. 93) L'analyse fait ressortir qu'il n'existe pas de modèle unique de relations entre les sexes, mais bien un ensemble de modèles qui vont des rapports collégiaux aux rapports marqués par le paternalisme et le sexisme.

Les chapitres qui suivent s'attaquent à des questions qui sont à l'heure actuelle au centre de l'analyse de plusieurs féministes, soit la dimension de la représentation des femmes. Le quatrième chapitre pose la question : les femmes en politique représentent-elles les femmes? Les objectifs de cette section sont de «réfléchir sur quelques considérations théoriques liées à la représentation politique des femmes dans le cadre des institutions démocratiques actuelles, ensuite examiner les perceptions de la classe politique par rapport au rôle des femmes élues» (129).

Les données recueillies confirment que plusieurs opinions se côtoient dans ce domaine. On pourra au passage apprécier l'exposé qui est présenté des différentes conceptions exprimées à propos de la fonction de représentation. Selon la conclusion de ce chapitre, les législatrices qui reconnaissent qu'elles ont une responsabilité dans la représentation de la population féminine n'envisagent pas leur rôle selon un modèle unique : certaines cherchent à composer avec les rôles traditionnels des femmes, d'autres font la promotion d'une égalité formelle entre les sexes, alors que quelques-unes vont plus loin que la simple égalité de

fait en s'inspirant d'un point de vue féministe. Les femmes en politique se reconnaissent la responsabilité de représenter la population féminine en général, mais les hommes en politique nient par ailleurs que cette responsabilité incombe surtout à leurs consœurs.

Au-delà de la représentation se pose la question d'une conscience féministe chez les élues. C'est le thème du cinquième chapitre, «Femmes, féminisme et conscience féministe», construit à partir de l'hypothèse de travail que les femmes et les hommes en politique n'entretiennent pas un rapport de même nature au féminisme, celles-ci y étant plus favorables que ces derniers. Les données viennent quelque peu modifier cet énoncé de départ. En effet, Tremblay et Pelletier constatent que les «réactions de soutien au féminisme ne permettent pas d'établir des distinctions entre les sexes; une majorité des femmes et des hommes interrogés endossaient le féminisme en tant qu'il constitue une façon de changer et d'améliorer le statut social des femmes, qu'il s'inscrit dans la pensée libérale et le credo humaniste. Par contre, lorsqu'il est question d'un rejet du féminisme, deux fois plus de femmes que d'hommes embrassent ce choix» (p. 181). En conclusion à ce chapitre, Tremblay et Pelletier notent que le soutien au féminisme ne permet pas de différencier les femmes et les hommes, contrairement à ce qui avait été avancé au point de départ. De tels résultats ne sont pas sans intérêt. Néanmoins, la méthode par laquelle l'adhésion au féminisme a été mesurée, soit un questionnaire énonçant une série de propositions, aurait dû les amener à interpréter leurs résultats avec la prudence qu'impose un tel instrument méthodologique.

Le dernier chapitre examine le départ de la vie politique, ainsi que les sources de satisfaction et d'insatisfaction à exercer le pouvoir. Sur ce point, Tremblay et Pelletier font le constat que les sources de satisfaction à exercer le pouvoir politique ne diffèrent pas en fonction du sexe. Je note qu'à maintes reprises on avait postulé davantage de différences entre les hommes et les femmes que ce qui est ressorti dans les résultats obtenus. Il aurait été intéressant d'amener des éléments d'explication par rapport à ces résultats, qui s'écartent sensiblement des hypothèses de départ. Finalement, les différences entre hommes et femmes politiques ne semblent pas suffisamment importantes pour les constituer en deux groupes distincts. Mais pourquoi est-ce ainsi? Les outils méthodologiques utilisés ont-ils permis de scruter toutes les dimensions des questions soulevées? On aurait pu s'attendre à une avancée en direction de nouvelles hypothèses pour des recherches à venir. Ces quelques remarques ne diminuent cependant en rien mon enthousiasme pour cet ouvrage à la facture parfaitement rigoureuse et aux qualités pédagogiques évidentes. En ce sens, c'est un modèle de limpidité; le propos est toujours clair, les idées principales bien mises en évidence. Quel plaisir de prendre connaissance de résultats de recherche dans un tout où l'on a bien pris soin d'énoncer les hypothèses et les propositions de départ et où l'ensemble de l'analyse coule de source! Cet ouvrage a aussi l'immense mérite de situer les données présentées en relation avec les résultats obtenus par d'autres chercheurs et chercheuses qui ont travaillé sur ces questions. Par ailleurs, la recherche bibliographique qui encadre le propos est fort impressionnante. On a eu soin de résumer les idées qui ont déjà été explorées sur les questions traitées. La bibliographie comprend plus de 30 pages. Enfin, le verbe est élégant; la conceptualisation et la catégorisation des résultats témoignent d'une grande créativité théorique. Ce livre possède

donc toutes les qualités pour devenir un classique dans les cours qui abordent le sujet des femmes et de la politique.

Chantal Maillé
Institut Simone de Beauvoir
Université Concordia

Michèle Charpentier : *Condition féminine et vieillissement.* Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1995, 169 p.

Autant le dire tout de suite, je n'aime pas le titre. L'expression «condition féminine» m'apparaît toujours porter le poids du féminin, d'une vision naturaliste de la situation sociale des femmes, et fait surtout référence à une orientation conservatrice en recherche. Or, le contenu dépasse le titre. On y salue la perspective globale à partir de laquelle l'auteure introduit et articule son ouvrage. Elle offre une étude bien documentée, structurée, synthétique et accessible, avec une présentation claire des statistiques, et propose de nombreuses pistes d'analyse sur le sujet : «Quand la femme a renoncé à lutter contre la fatalité du temps, un autre combat s'ouvre : il faut qu'elle conserve une place sur terre» (Simone de Beauvoir, citée à la page 26).

Cette citation traduit aussi la pensée de l'auteure sur le peu de place accordée aux femmes vieillissantes dans nos cultures. Et pourtant, «au Québec et au Canada, les 75 ans et plus constitueront en l'an 2001 — dans six ans donc — près de la moitié (45 p. 100) de la population âgée» (p 20). Et ce sera une population largement féminine puisque le rapport de masculinité pour les 75 ans et plus sera de 51 hommes pour 100 femmes. La féminisation du vieillissement est attribuable en grande partie à une plus grande espérance de vie chez les femmes, que la chercheuse explique par deux thèses assez différentes, mais dont on peut penser que la combinaison rend mieux compte du phénomène : d'une part, leur avantage relatif de résistance biologique et génétique et, d'autre part, leurs meilleures capacités d'adaptation aux facteurs sociaux et environnementaux en raison de leurs rôles sociaux. Bien qu'elle évoque cette hypothèse, Michèle Charpentier aurait gagné à la détailler davantage en faisant une lecture plus large des attitudes et des comportements liés au machisme. La chercheuse estime que, grosso modo, les femmes ont «un état de santé général qui assure la longévité, mais de nombreux problèmes de santé surtout avec l'avancement en âge. Elles ont donc un taux de mortalité inférieur aux hommes, mais un taux de morbidité supérieur» (p. 46).

L'auteure s'emploie aussi à briser plusieurs mythes dont celui de femmes âgées surconsommatrices de services de santé et celui de la jeunesse et de la beauté. Il faut se rendre compte d'ailleurs à quel point, malgré l'autonomie acquise et les progrès du mouvement féministe, les femmes sont encore, beaucoup plus que les hommes, soumises à la «fatalité du temps» avec des critères étouffants de beauté et de jeunesse : que l'on pense à la chirurgie des seins, aux diètes draconiennes ou à la confrontation martelante aux mannequins des magazines «féminins».

On sait depuis un certain temps déjà, en sociologie de la santé, que le facteur «classe sociale» est un des principaux déterminants de la santé. Le facteur «sexe» s'est rajouté à cette constatation. On observe chez les femmes